



Du 15 au 22 novembre 2019 au Théâtre Romain Rolland de Villejuif
 Du 13 au 15 janvier 2020 au Théâtre de Vanves
 Du 9 au 13 juin 2021 au Théâtre Paris Villette

Contact PRESSE :

Francesca Magni

06 12 57 18 64 - francesca.magni@orange.fr

www.francescamagni.com

FRANCESCA
 Relations Presse et Communication
MAGNI

Liste presse

Le 18 novembre 2019

Julie Wahl / Toute la culture.com
Audrey Jean / Théâtres.com
Bruno Fournies / regart.org
Eric Demey / La Terrasse
Dany Toubiana / Theatrorama.com
Gerald Rossi / L'Humanité
Pierre Corcos / Blog Verso
Guillemette de Prével / La Croix

Le 20 novembre 2019

Sarah Franck / Blog Art-Chipel

Le 15 janvier 2020

Marie Plantin / Pariscope.fr

Le 9 juin 2021

Gérard Noël / Regart.org
David Rofé Sarfati / Toute la culture.com
Jean-Pierre Thibaudat / Mediapart
Véronique Hotte / Blog Hotello
Chantal Colas / France Bleue
Brigitte Chaland / Blog Rideau rouge
Nicolas Dambre / La lettre du spectacle, Théâtre(s), La scène
Anaïs Heluin / Sceneweb
Emmanuelle Bouchez / Telerama,
Guillaume Azemar de Fabrègues / Blog je n'ai qu'une vie.com

Le 11 juin 2021

Cécile Beyssac / Froggy delight
Yonnel Liegeois / Chantiers de Culture

Le 12 juin 2021

Camilla Pizichillo / Radio Campus

Le 13 juin 2021

Guillaume Lasserre / Blog Mediapart

Interviews :

France inter / Interview dans l'émission le Nouveau Rendez-vous de Laurent Goumarre
mardi 10 décembre 2019
France Info TV / Interview de David Farjon sur Canal 27 dans journal de Patricia Loison le
mercredi décembre 2019
Radio Campus / Interview David Farjon par Camilla Pizzichillo le 12 juin 2021 après le
spectacle au Théâtre Paris Villette. Diffusion le 14 juin 2021 à 20h.

TELERAMA / 22 juillet 2021

Festival Off d'Avignon : nos douze coups de cœur

“Et c’est un sentiment qu’il faut déjà que nous combattions je crois”, de David Farjon 

Cette compagnie théâtrale créée il y a dix ans et repérée en 2017 au Festival Impatience a le goût des titres à rallonge. Déjà, pour son spectacle précédent, s’articulant sur la perception des grands ensembles de banlieue, elle n’avait pas lésiné : *Ce que je reproche le plus à l’architecture française, c’est son manque de tendresse*. Tout un programme qui avait tenu promesse au fil de déambulations dans des maquettes posées au sol. Aujourd’hui, le groupe s’attaque à un sujet plus complexe encore : la fabrique de l’image médiatique de la banlieue. Il plonge les mains dans les archives : les émeutes et rodéos aux Minguettes en 1981, les émeutes de Clichy-sous-Bois en 2005, ou la polémique autour du café de Sevran « interdit aux femmes » en 2016. Il ne leur est pas difficile alors de pointer les raccourcis sensationnalistes des chaînes de télé de masse ou de l’info en continu. Leur dispositif est ambitieux : ils rejouent sur scène la conférence de rédaction du JT de 20h de France 2 et déconstruisent les manières de monter les images. Ce que fait aussi à chaque fois la presse écrite, dont *Télérama*... Parfois cette mise en abyme de l’information parle d’elle-même, en effet. Si la découpe en chapitres transforme leur propos en démonstration à marche forcée, ils sont bien meilleurs quand ils articulent leur pensée à leur expérience sensible. Pour preuve, le début et la fin – qui sont chacun dans leur style, deux moments de théâtre très forts. — E.B.

L’INFO TOUT COURT / 21 juillet 2021

Et c’est un sentiment qu’il faut déjà que nous combattions je crois s’attaque au mythe contemporain médiatique de la banlieue.

Entre fiction et documentaire, ‘Et c’est un sentiment qu’il faut déjà que nous combattions je crois’ déconstruit le mythe de la banlieue tel qu’il est véhiculé par les médias. **Une mise en abyme efficace et passionnante qui analyse les ressorts des techniques médiatiques pour façonner une vision du monde dans lequel nous vivons.** Encore une belle surprise dans ce Festival OFF.

« Qu’est-ce que ça fait quand on parle mal du lieu de vie des gens ? Quand on parle mal des gens ? Sans prendre soin de ce qu’ils sont, intimement ? »

Du fait divers au fait de société

Ainsi, à mi-chemin entre la pièce de théâtre et le documentaire, cette création très contemporaine explore les conditions de construction de l’information. Pour autant, la Compagnie Légendes Urbaines n’a pas ici la volonté de nous donner des leçons ni de polémiquer. En effet, son intention est de dévoiler l’envers du décor du traitement de l’information par les médias. Comme une invitation à devenir des spectateurs plus éclairés, plus conscients.

Conscients des innombrables ressorts de manipulation à l’œuvre, tant dans le discours, dans l’image, que dans l’angle de traitement d’un sujet. Conscients de tout ce que les images

LA CROIX

vendredi 3 janvier 2020 — Quotidien n° 41697 — 2,00 €

Au théâtre, les médias mis en scène

— Tantôt contre-pouvoir vital face au monde politique, tantôt faiseurs de mythes, les médias sont représentés sur les planches, sous leurs bons et mauvais jours.

— Illustration avec deux pièces contemporaines, *Les Témoins* et *Et c'est un sentiment qu'il faut que nous combattions je crois*.

Pilier d'une démocratie à défendre ou tordeurs de réalités à démasquer, plus que jamais, les médias nourrissent les débats. Une ambivalence constante que le théâtre se plaît à mettre en scène avec *Les Témoins*, qui se joue depuis novembre à la Manufacture des Abbesses à Paris (1), et avec *Et c'est un sentiment qu'il faut que nous combattions je crois*, créée par la compagnie Légendes urbaines, en tournée dans l'Île-de-France (2) jusqu'en mai.

C'est le risque d'une société sans liberté de la presse que Yann Reuzeau, auteur et metteur en scène audacieux, a voulu appréhender dans *Les Témoins*. La *Chute d'une nation*, sa précédente pièce politique, dépeignait les conditions de l'arrivée au pouvoir d'un président d'extrême droite dans une démocratie malade. Sans en être la suite, *Les Témoins* confronte la rédaction d'un site d'information réputé sérieux, impartial et indépendant, à ce nouveau régime aux discours et méthodes fascistes. Si le public ne le voit jamais, Thomas Mérendien, le nouvel hôte de l'Élysée, s'invite à toutes les conférences de rédaction des «*Témoins*», le titre du journal, dont le public assiste à la lente agonie. Catherine (Sophie Vonlanthen), la rédactrice en chef adjointe, a beau reprendre en main une équipe qui s'entre-déchire en multipliant les enquêtes dérangeantes, le nouveau pouvoir n'hésite plus à utiliser les moyens de l'État contre la presse, érigée en ennemi public.

Avec crédibilité et efficacité, Yann Reuzeau montre comment les journalistes, selon leurs personnalités et convictions, essayent



Dans *Les Témoins*, une rédaction est confrontée à l'arrivée au pouvoir de l'extrême droite. Xavier Cantat

de gérer cette situation politique inédite, entre résistance, relative allégeance ou passage à l'action. «*En passant deux jours à la rédaction de Libération pour préparer la pièce et observer comment les journalistes interagissent*, explique l'auteur, *je me suis rendu compte que la plupart n'avaient pas réfléchi à ce qu'ils feraient si l'extrême droite arrivait au pouvoir. S'ils savent que ça peut arriver, il n'est pas simple de s'y confronter. Une fiction est plus concrète qu'une discussion théorique.*»

C'est une tout autre facette des médias qu'a choisi de mettre en scène la compagnie Légendes urbaines. Dans *Et c'est un sentiment qu'il faut que nous combattions je crois*, les médias deviennent fabricateurs de mythes, ici, de la banlieue, domaine de prédilection de la troupe. Avec une mise en scène travaillée et dynamique, jouant avec des outils du journalisme audiovisuel et radiophonique, les acteurs plongent le spectateur au cœur de la salle de rédaction d'une

C'est le risque d'une société sans liberté de la presse que le metteur en scène Yann Reuzeau a voulu appréhender dans «*Les Témoins*».

télévision nationale. Toute l'intrigue part d'un documentaire sur l'absence des femmes des espaces publics en banlieue. Les acteurs cherchent à démontrer l'existence de biais dans l'élaboration de ce reportage. «*L'idée n'est pas de montrer que tout est faux. Mais le fait même de poser un regard journalistique sur la banlieue construit un imaginaire sur celle-ci*», explique David Farjon, metteur en scène et acteur, touchant du doigt l'effet de la surmédiation d'un fait.

Si, dans la pièce, certaines représentations de journalistes sont volontairement caricaturales, la pièce est l'occasion de prendre du recul sur le traitement médiatique. Notion d'angle – mise en scène à l'aide d'une caméra –, jargon journalistique, restitution des faits, contraintes temporelles et matérielles des rédactions... Pour construire la pièce, fruit de deux années de travail, l'une des actrices et le metteur en scène sont entrés dans le quotidien de la rédaction de France 3 Alsace.

La compagnie mène par ailleurs des ateliers d'écriture théâtrale avec des collégiens et lycéens de banlieue. «*À partir d'un article de presse, nous leur demandons d'écrire une scène. Des points de vue très différents émergent. C'est un moyen de leur montrer qu'eux aussi opèrent des choix dans l'information*», rapporte Sylvain Fontimpe, l'un des acteurs.

Ces interrogations mises en lumière sur les planches, des organes d'information se les posent aussi, à l'instar de *La Croix*, dont le 33^e Baromètre de confiance dans les médias paraîtra mi-janvier.

Aude Carasco
et Guillemette de Préval

(2) Du 13 au 15 janvier au Théâtre de Vanves, le 13 mars au théâtre des Sources à Fontenay-aux-Roses, les 20 et 21 mars à la scène nationale de Saint-Quentin-en-Yvelines...

ne racontent pas ; des pré-supposés implicites dans les questions ou même les intonations de voix des journalistes. **Conscients aussi de la manière dont les médias construisent un mythe pour figer ce qui deviendra ensuite la représentation collective et populaire de ce qui n'était à la base qu'un fait.**

Une scénographie habile

Un dispositif scénique mobile et redoutablement efficace nous permet de passer d'un plateau de télévision à une salle de montage, en passant par une conférence de rédaction de JT, un reportage sur le terrain ; ou encore de nous immerger dans des images de reportages et autres documents d'archives. **Et c'est avec beaucoup de rythme et une fluidité admirable que la scène se transforme sans cesse sous nos yeux. C'est vivant, dynamique, parfois drôle et plein de réalisme.**

Cette pièce est d'une intelligence et d'une audace folles ! **Et l'on est captivés d'un bout à l'autre, tant par le contenu et la mise en scène que par l'énergie des 6 comédiens qui portent le projet avec brio.** L'humour est également présent et subtilement amené. Un humour souvent grinçant et percutant, comme lors de la présentation caricaturale d'un JT par un journaliste employant tout le lexique des clichés liés à la banlieue !

Douce France...

C'est aussi un regard humain que posent les comédiens/journalistes sur les habitants de ces « quartiers chauds », de ces « zones de non droit », de ces « ghettos ». Notamment à travers les scènes d'ouverture et de fin qui encadrent de façon sensible et pertinente cette incursion au cœur du mythe de la banlieue. Deux moments forts qui disent tout, et viennent bousculer nos émotions. Qui remettent aussi de la perspective dans une vision de la réalité étriquée et figée par les médias.

La banlieue, lieu de violences et d'émeutes ; lieu de vie et d'histoires individuelles ; lieu de tout un tas d'autres choses aussi, qui échappent bien souvent à la caméra. **« Peut-on parler à la place des autres ? » La question est posée à plusieurs reprises dans le spectacle.** Et on sent bien qu'entre « ce qui devrait » et « ce qui est », il y a là aussi encore tout un monde à parcourir... **Du théâtre documentaire utile.**

LES TROIS COUPS / 20 juillet 2021

Radioscopie de la fabrique de « la banlieue »

C'est au mythe de la banlieue que s'attaquent, pour leur part, les auteurs et interprètes de *Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattions je crois*. Dans leur compagnie justement nommée Légendes urbaines, beaucoup ont grandi à la périphérie des grandes villes. Leurs parents s'y sont aimés, ils s'y sont sentis chez eux, et ils ne se reconnaissent pas dans l'image délétère que les médias en donnent.

L'analyse d'un reportage de Caroline Sinz sur la place des femmes dans certaines banlieues leur offre un exemple concret d'un traitement biaisé. Sur scène, en direct, ils nous font part des réflexions que ces images engendrent et reconstituent leur fabrique. Cela donne un spectacle choral, dynamique, où le ballet des caméras rend compte de la pression qui s'exerce sur les petits

soldats du journalisme, aussi bien que de l'artifice d'une information étiquetée comme objective. La scénographie est inventive, sans cesse modulée, les comédiens généreux.

Certes, on grossit parfois le trait, on crée à son tour de la fiction, mais en conscience et en l'explicitant. Et cette peinture parfois comique du milieu médiatique permet de mettre en relief des scènes intimes et délicates de la vie vécue dans les banlieues. Ce sont les plus jolis moments du spectacle où les interprétations de David Farjon, Ydire Saïdi ou Magali Chovet nous touchent.

On parle en ce moment de droits culturels : ce que postule le spectacle, c'est que les médias ne peuvent parler à la place des gens. Les objets de l'information doivent en devenir les sujets. Un vraie chantier médiatique mais aussi culturel et citoyen. ¶

Laura Plas

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THÉÂTRE - CRITIQUE

Et c'est un sentiment...écriture collective, mis en scène par David Farjon

Comment se sont bâties les représentations médiatiques de la banlieue ? *Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattions je crois* nous en apprend sans pour autant nous surprendre.

Après *Ce que je reproche le plus à l'architecture française, c'est son manque de tendresse*, la compagnie Légendes urbaines poursuit son chemin à travers les beaux titres à rallonge et la banlieue comme champ d'étude. Suite à son approche urbanistique remarquée, les six artistes de la compagnie déplacent la focale sur le terrain des médias, *Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattions je crois* reprend une phrase prononcée dans un JT de 1976 présenté par Roger Gicquel, à l'époque où la banlieue n'apparaît qu'à peine comme un problème en France. Les événements de 1981 des Minguettes à Vénissieux ne sont pas encore passés par là, ni le fameux « racaille » de Sarkozy, ni les morts de Zyed et Bouna à Clichy, ni les émeutes qui leur succéderont ou encore les fameux cafés interdits aux femmes de Sevran. C'est sur ces sujets et leur traitement médiatique que revient le spectacle, naviguant entre décryptage de la fabrique de l'information et des représentations qu'elle fait naître et dénonciation de la confiscation de la parole, qui s'opère au détriment des habitants de ces quartiers qu'on qualifie maintenant dans une ambivalence bien involontaire de « sensibles ».

Entre réel et fiction

Traversant allègrement les frontières entre le comédien et le personnage, le réel et la fiction, la narration, le commentaire et l'action, le spectacle tourne au rythme des tables et des écrans qui dessinent des lieux en perpétuelle reconfiguration : plateau télé, bureau de rédaction et autres théâtres des événements. L'ensemble est fluide mais paraît hésiter entre plusieurs registres. Le spectacle débute comme une enquête avec des tentatives de reconstitution du processus qui aboutit à ce fameux reportage sur les cafés de Sevran et Vénissieux. On nous y rappelle à l'occasion le passé de la reporter de France 2, Caroline Sinz, sexuellement violente place Tahir en Egypte, et l'on reconstitue avec vraisemblance les probables rapports de force au sein de la rédaction qui ont conduit à la confection de ce reportage. On interroge au passage les modes de production du théâtre, avec ses questions de genres et de représentations des minorités. On revient sur 1981 et la manière dont les médias achetaient du spectaculaire, demandaient aux habitants de jouer les casseurs. Dans un monde dorénavant habitué au décryptage des images, qui a beaucoup appris sur la confection de l'information, le spectacle reste éclairant mais se fait parfois redondant. Si bien qu'on se demande ce que le média théâtral peut apporter dans ce registre, en plus de ce que font déjà ceux de l'image. La réponse se fait attendre mais surgit à la fin, éloquente, incontestable avec le masque de Zyed qui danse sur *Douce France*.

Eric Demey

Printemps 2020

THÉÂTRE

ET C'EST UN SENTIMENT QU'IL FAUT DÉJÀ QUE NOUS COMBATTIONS JE CROIS

La compagnie Légendes Urbaines s'attaque avec sagacité au mythe médiatique de la banlieue.

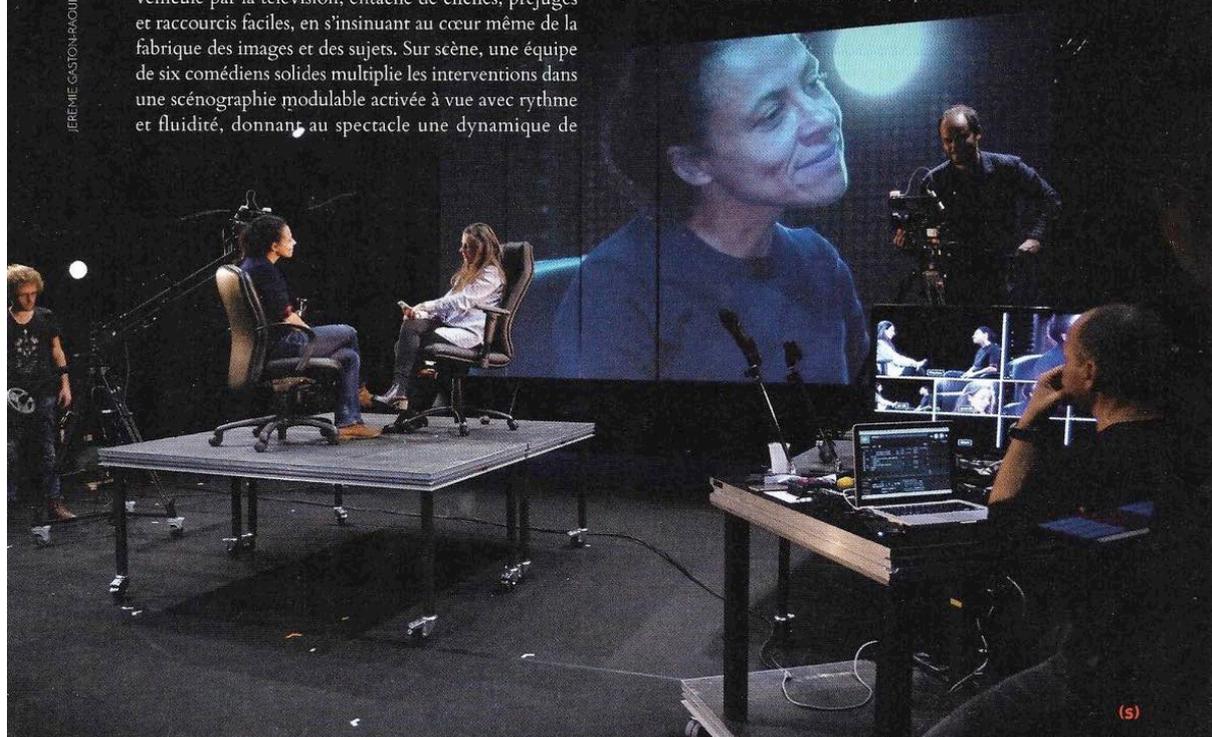


Dirigée par David Farjon, la compagnie Légendes Urbaines porte bien son nom, elle qui se donne pour mission d'interroger les représentations de la ville, en particulier de la banlieue, et trace, depuis presque dix ans maintenant, un parcours de création et d'actions culturelles cohérent et essentiel qui va s'étoffant. Avec son troisième spectacle au titre-citation tout aussi long et programmatique que les précédents, la compagnie accède à une ampleur nouvelle, tant dans le déploiement de l'enjeu scénique que dans les moyens techniques utilisés (caméras, régie vidéo, contrôleurs sans fil, console lumière, micros, exploités en direct par l'équipe au taquet en un ballet de déplacements au service de l'argumentaire mis en jeu). Elle parvient à faire théâtre à partir d'une réflexion active, à créer plusieurs espaces où fiction et documentaire cohabitent pour mieux rendre compte de la porosité du réel et du récit qui en est fait. *Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattons je crois* s'attache à déconstruire le mythe médiatique de la banlieue véhiculé par la télévision, entaché de clichés, préjugés et raccourcis faciles, en s'insinuant au cœur même de la fabrique des images et des sujets. Sur scène, une équipe de six comédiens solides multiplie les interventions dans une scénographie modulable activée à vue avec rythme et fluidité, donnant au spectacle une dynamique de

rebondissement qui contribue à théâtraliser la réflexion à vue. Partant d'un reportage télé de 2016 sur la place des femmes dans l'espace public d'une cité, la compagnie s'attache à le décortiquer jusqu'à la moelle, à en questionner les dessous et le modèle de représentation qui en émane. Elle installe une dramaturgie de l'enquête pour tenter, avec sincérité, intelligence et engagement personnel, de démonter les mécanismes de croyance colportés par les discours dominants ou du moins de désamorcer l'adhésion collective à certaines représentations dévoyées. Le résultat est non seulement passionnant car extrêmement documenté et éclairant mais il vient également nous toucher et nous bousculer en profondeur en replaçant l'humain au cœur même de sa recherche, ce qui en fait toute la moelle. / MARIE PLANTIN

mise en scène David Farjon - Compagnie Légendes Urbaines / **avec** Samuel Cahu, Magali Chovet, David Farjon, Sylvain Fontimpe, Ydire Saïdi, Paule Schwoerer / **à voir** à Saint-Quentin en Yvelines, Mantes-la-Jolie, Dijon...

JÉRÉMIE GASTON-ROGUIL



théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

FESTIVAL
LA TRAGÉDIE
D'AVIGNON
MISE EN SCÈNE
JOHANNY BERT
INVENTE UNE ÉPOPÉE

Automne 2020

ARTISTES

DAVID FARJON,

Directeur artistique de la Compagnie Légendes Urbaines née il y a dix ans de sa rencontre avec Zoumana Meïté, David Farjon revendique son origine

de banlieusard issu du théâtre amateur.

Il considère son expérience de comédien au sein de la Compagnie Entrées de jeu, spécialisée dans le Théâtre Forum, comme sa « meilleure école », véritable insertion professionnelle en phase avec son éthique quant à l'utilité sociale du théâtre. Chez lui, la banlieue et au-delà, l'urbanité, est une véritable obsession qui vient nourrir tout son travail, lui donner sa cohérence interne,

soit lorsqu'il crée *Jaz* de Koffi Kwahulé au sein de la Compagnie Lavomatic avec laquelle il fait ses débuts ou *Noire* de Roland Ficher, deux pièces dont le point commun, outre un rapport à l'africanité, est de faire de la ville l'épicentre des enjeux narratifs.

Insufflant la ligne et la déontologie de la Compagnie Légendes Urbaines, il développe une écriture de plateau en lien avec une recherche documentaire honnête et fouillée, socle de sa réflexion dramaturgique menée avec ses partenaires de création. Trois spectacles à son actif à travers lesquels il interroge et déconstruit les représentations et les récits de la banlieue, optant chaque fois pour un angle d'approche différent que ce soit via la frontière du périphérique, l'architecture des grands ensembles, le discours dominant des médias, questionnant l'imaginaire collectif autant que le sien, David Farjon fait d'une pure fascination de jeunesse un objet d'étude et de théâtre.

TEXTE MARIE PLANTIN
PHOTO LUCIEN LUNG



Marie Plantin



Théâtral

magazine

L'actualité du théâtre

mai - juin - juillet 2020

ET C'EST CE SENTIMENT QU'IL FAUT QUE NOUS COMBATTIONS JE CROIS

Théâtre Paris-Villette
Reporté

Au mois de mai, David Farjon et la Compagnie des Légendes urbaines devaient présenter le troisième volet de leur travail sur la mise en récit de la banlieue et sa constitution en mythe...



"On peut faire dire ce que l'on veut aux images" **David Farjon**

Le vendredi 3 avril, au moment de l'entretien, David Farjon ne cache pas les incertitudes qui pèsent sur son spectacle prévu au Théâtre Paris-Villette, et tente malgré tout de relativiser : la pièce ayant déjà été créée au Théâtre de Villejuif et jouée au Théâtre de Vanves, le confinement ne vient pas mettre en péril l'existence même du spectacle seulement une partie de sa viabilité économique.

Le cœur du travail de David Farjon et de sa compagnie, c'est donc la banlieue. La banlieue telle qu'on la parle, qu'on la montre, qu'on la fantasme. Dans l'épisode précédent, *Ce que je reproche le plus résolument à l'architecture française, c'est de manquer de tendresse*, le sujet était abordé par le prisme de l'architecture des grands ensembles. *Et c'est un sentiment qu'il faut que nous combattons je crois*, encore un titre à rallonge, entend scruter le discours médiatique (notamment télévisuel) sur la banlieue. Cette formulation un peu énigmatique est empruntée à Roger

Gicquel, un des premiers présentateurs vedettes du journal télévisé dans les années 1975-1980. Elle nous amène au cœur du sujet, la construction médiatique de la banlieue : *"La manière dont la télévision a représenté la banlieue a été décisive et a façonné le rapport aux quartiers populaires de toute la génération qui a grandi dans les années 80-90. C'est pourquoi il me semblait essentiel de questionner la grammaire de ces images audiovisuelles, de dévoiler leurs thématiques sous-jacentes, de montrer comment elles orientent le regard du spectateur"*.

Pour décrypter l'idéologie de séquences faussement neutres et objectives, David Farjon et sa compagnie ont installé un studio de télévision sur le plateau de théâtre. Les comédiens retracent la production d'une séquence télévisuelle depuis la source (la conférence de rédaction puis le reportage) jusqu'au produit fini (le montage) : *"Cela permet de mettre en évidence de manière concrète, frappante, à quel point*

on peut faire dire ce que l'on veut aux images... Il y a aussi quelque chose de très ludique dans cette déconstruction..."

Le spectacle est nourri d'une solide documentation sur la sociologie des médias, et même d'une immersion de quelques jours au sein d'une équipe régionale de France 3. Pour autant, il ne s'agit pas d'un travail analytique et documentaire sur l'histoire médiatique de la banlieue depuis 1981. *"Je souhaitais que notre création ait une résonance personnelle, sensible"*.

Et dans un des six solos ponctuant le spectacle, il revient sur son expérience personnelle, une jeunesse passée à proximité des cités de L'Hay-Les-Roses (Val-de-Marne), une banlieue qui ne semble pas figurer parmi les quartiers les plus chauds. *"Je voudrais montrer qu'en utilisant certaines images, certains plans, certains découpages, on peut transformer n'importe quel endroit en quartier chaud..."*

Jean-François Mondot



Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattons je crois

↓ DANY TOUBIANA

🕒 NOVEMBRE 21, 2019

À l'origine du mythe

Les créateurs de la compagnie Légendes Urbaines adorent les titres à rallonges qui interpellent, interloquent ... **Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattons je crois** n'échappe pas à cette règle. L'enjeu de cette compagnie née en 2010 est de proposer un théâtre résolument ancré dans l'environnement urbain. Cette dernière création parle de ce rapport, avec les quartiers populaires où ils ont grandi, lorsque la verticalité des cités a remplacé l'horizontalité des zones pavillonnaires. Cela donne une pièce qui dérange et bouscule les idées reçues sur ce que l'on appelle communément la banlieue.

Dès la fin des années 70, la presse rendait compte de ces rodéos qui apparaissaient alors sous la forme d'un entrefilet dans un journal régional ou d'une brève au journal télévisé.

Été 1981, Les Minguettes, Vénissieux dans la banlieue lyonnaise. Vols de voitures, rodéos, incendies et affrontements avec la police au pied des barres d'immeubles...Cet été-là, les incidents vont embraser l'actualité, la couverture médiatique va s'amplifier et rendre compte des incidents à l'échelle régionale puis nationale. Les auteurs-comédiens, pensent que, cet été-là, à la périphérie de Lyon, naît le mythe tenace d'une banlieue désœuvrée, dangereuse sur lequel se cristallisent nombre de peurs, transformant le fait divers en fait de société

La mise en récit de la banlieue

Sur le plateau, une table, des fauteuils des livres, des journaux, des ordinateurs. Mais aussi trois caméras, une régie vidéo, une console lumière, des micros, des contrôleurs sans fil, un écran qui accueillera la projection de films, extraits d'informations, de reportages ou des images en direct filmées sur le plateau. Au centre un espace vide, celui de la fiction qui se remplira au fur et à mesure de récits, de réflexions communes ou d'apartés. Avec une grande virtuosité, les frontières entre les espaces s'abrogent ou coexistent alors que le spectacle se déroule entre théâtre et reportage télé.

La scénographie modulable ouvre l'écran en persiennes, une maquette rend compte de la géographie d'un espace de barres d'immeubles avec ses rues bétonnées. Le plateau de théâtre devient le champ d'investigation où se posent les réflexions, les contradictions qui démontrent la fabrication du récit journalistique autour de l'objet "banlieue". À partir de documents d'archives, de reportages ou de journaux télévisés des années 80 à nos jours, naît une sorte de fiction basée sur une réalité volontairement tronquée, des choix rédactionnels pris en amont en conférence de rédaction jusqu'à la diffusion en passant par le tournage et le montage.

Sur le plateau les comédiens recréent une salle de rédaction de la télévision. Partant de la réalité de la scène, ils imaginent les conférences des vrais journalistes de télévision, le processus et les choix qui finissent par rendre compte d'une réalité rétrécie, vue à travers le viseur de la caméra. Passant au peigne fin, le cadrage, le choix des images ou la gestuelle des journalistes qui donne une ouverture vers le non-dit,, utilisant les techniques de l'audiovisuel en montant en direct le son et les images, les comédiens confrontent les approches, font progressivement glisser le sens et transforme les personnes réelles en personnages de fiction.

Peu à peu, sur le plateau, le "démontage" critique des choix d'images, fait naître un dialogue avec une autre réalité conforté par la présence des acteurs sur le plateau. Un autre questionnement surgit alors, plus apte à fonder une réflexion constructive : elle vient d'où cette peur de la banlieue ? Comment se construire alors que l'on vous dit sans arrêt que là où vous vivez est une zone de non-droit ? Le mythe est une histoire alors peut-on se faire les interprètes de la réalité des autres ? De quelle façon ce mythe de la banlieue forgé par les images affecte-t-il nos perceptions intimes de ces espaces ?

Dans une grande inventivité de mouvements sur le plateau, croisant les écritures et les techniques du film et du théâtre, se dessine alors non pas une nouvelle histoire de la banlieue, mais la mise en récit et en mots de ces espaces. La démonstration proposée par les comédiens de la Cie Légendes Urbaines est brillante sans être caustique car au-delà des mots, il reste surtout, disent-ils en filigrane, le regard des enfants, les histoires croisées et les rêves de ceux qui vivent là.

Dany Toubiana



Mis en ligne le 22 novembre 2019

ACCUEIL THÉÂTRE

ET C'EST UN SENTIMENT QU'IL FAUT DÉJÀ QUE NOUS COMBATTIONS JE CROIS

Le mythe des « banlieues » moderne a commencé en 1981. Les Minguettes, Vénissieux et d'autres ont fait les gros titres des JT avec leurs rodéos, leurs voitures incendiées, leurs trafics en tous genres... C'est par cette période et par cette nouvelle représentation des quartiers que la compagnie Légendes Urbaines oriente ses recherches. D'où, pourquoi, comment cette image des barres d'immeubles a été créée et s'est-elle propagée durant des dizaines d'années ?

L'accent est mis sur l'analyse et le décryptage de « l'Information ». L'information télévisuelle s'entend. Celle qui a mis un projecteur puissant sur la vie dans ces banlieues au point de multiplier les reportages par dix, voire par cent en une dizaine d'année.

Le spectacle lui-même se déroule sur plusieurs niveaux : scéniques et narratifs. Sur le plateau, les espaces sont mouvants avec un dispositif de tables et de caméras sur roulettes que les interprètes manipulent en fonction des scènes et des lieux à représenter. Un écran géant domine le fond, où seront projetés les documents d'époque et les reconstitutions filmées en direct plateau.

Quant à la construction narrative, elle aussi s'éparpille entre les reconstitutions des conférences de rédaction des JT, des scènes de vie reprises sur des exemples réels et des interventions frontales adressées au public.

Le tout forme un mouvement constant qui ressemble parfois à un zapping mais qui possède sa propre logique et son discours. Le rythme ainsi donné est vif dans ce mélange de jeu d'acteur et de technologie vidéo, ce mélange d'analyse de contenu, de reconstitution imaginaire, de zoom vers le plus près de la vie dans ces banlieues avec des témoignages et de plan large sur cette sorte de manipulation médiatique où ce qui se présente comme objectif est le plus souvent soumis à une directive. Bref une objectivité totalement détournée.

Même si le discours développé ici est un peu didactique, ces deux heures de spectacles semblent presque courtes tant elles sont riches d'éclaircissement sur la puissance de ces médias qui parfois, au lieu de suivre l'événement, déforment la réalité.

Bruno Fogniès



RegArts

www.regarts.org

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

ET C'EST UN SENTIMENT QU'IL FAUT DÉJÀ QUE NOUS COMBATTIONS JE CROIS

La phrase du titre serait la suite du fameux "La France a peur !" répétée par le journaliste Roger Gicquel en amorce d' un JT mémorable.

Ce spectacle est ce que nous pourrions appeler un OTNI (objet théâtral non identifié) mais il paraît que c'est la tendance.

Ici, la scène est un joyeux capharnaüm occupé par quelques tables et chaises, l'écran vidéo (classique) et du matériel en pagaille. Les comédiens et comédiennes sont en scène, attendant. Après un bref intermède consacré à la banlieue et sans qu'on sache si c'est du réel ou pas, nous passons aux choses sérieuses : un reportage d'Antenne 2 (à l'époque) consacré aux cafés "interdits" aux femmes, à Sevran (93). L'occasion d'analyser les tenants et aboutissants d'un tel reportage consacré aux banlieues : preuves à l'appui, on fait défiler et revenir la bande, l'analyse révèle la manipulation. Caroline Sinz, la journaliste aurait été pour le moins "téléguidée" et surtout, le reportage ne présenterait pas toutes les garanties d'authenticité. Nous voici à présent du côté de David Pujadas et de son équipe préparant le sujet.

On enchaîne avec le drame des deux jeunes coursés par la police et perdant la vie dans le transformateur EDF où ils s'étaient réfugiés.

La suite est un mélange, toujours sur ce thème de la banlieue, entre des interviews, réelles et reconstituées, de journalistes et de faux bulletins d'une grande chaîne d'info.

La démarche de David Farjon et de sa Compagnie Légendes Urbaines est intéressante : le hic est que c'est une pièce à charge, contre les médias en général, et que les comédiens et comédiennes-auteurs (car c'est une création collective), mettent leur sincérité et leur talent au service d'une cause... pas nouvelle. Remarquons aussi que les "armes" utilisées dans le spectacle rappellent un peu celles utilisées par certains médias, mais pour d'autres raisons : rapprochements significatifs, simplification, voire jeu brechtien qui permet à des comédiens de sortir de leur personnage pour dire "leur" vérité, qui n'est qu'une vérité.

Jusqu'à présent, pourtant, tout se tenait et donnait à réfléchir, mais la deuxième partie du spectacle va plus loin et peut-être trop loin : nous assistons en effet à une sorte de parodie un peu "lourde" de journalistes de LCI choisissant les "types" à interviewer et truquant à plaisir les interviews avec le concours (rétribué) d'un habitant des "cités". Même tout n'est pas inventé.

"Tout ce qui est excessif est insignifiant" disait Talleyrand.

Il reste le travail des comédiennes et comédiens, excellent et le dispositif d'images qui, pour une fois, se justifie et emporte souvent l'adhésion. Et la fin est prenante.

À voir pour expliciter le rapport cités/médias. Et pour en débattre ensuite. Même si, et c'est répété à plusieurs reprises durant la soirée, « on ne peut pas dire où est la vérité. »

D'ailleurs, pour reprendre une formule de Guy Debord, le "pape" du Situationniste, « Le vrai est un moment du faux ». Ou l'inverse.

Gérard Noël

Toute La Culture.

« Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattions je crois », une pièce sur la naissance médiatique des banlieues

21 NOVEMBRE 2019 | PAR JULIA WAHL

La compagnie Légendes urbaines propose à Villejuif un historique de la représentation sociale et médiatique de la « banlieue » dans un dispositif de mise en abyme efficace, proposé par le metteur scène David Farjon.

Une mise en abyme sur le mythe de la « banlieue »

Le dispositif scénique mis en place par le collectif pour rendre compte des discours négatifs sur la banlieue est le suivant : un groupe de comédiens, qui ressemblent étrangement aux acteurs présents sur scène, s'interroge sur les conditions d'émergence d'un discours médiatique uniforme sur les banlieues et les cités HLM, forcément violentes et intégristes. Un dispositif de mise en abyme classique mais efficace.

Suivant la chronologie inverse des événements, la pièce part du fameux reportage de France 2 sur Sevrans de 2017 avant de remonter le temps jusqu'aux reportages sur les « rodéos » en 1981, en passant par les émeutes de 2005 et les célèbres « no go zones ». Ces étapes de la construction du mythe sont revisitées par les comédiens-personnages qui s'interrogent sur les causes d'une telle unanimité.

Une mise en scène un rien didactique

À l'aide d'une caméra, les acteurs reconstituent les prises de vue et font ainsi prendre conscience aux spectateurs que cadrer, c'est choisir. Choisir ce que l'on va montrer, ce qui est digne d'être montré et qui, surtout, corrobore des présupposés. Le public devient ainsi spectateur de la pièce et des reportages tout à la fois.

Toutefois, et même si cela fonctionne très bien, ce recours systématique aux explications plus qu'à la narration rend le tout un peu trop didactique. Il en va de même de ce personnage joué par Ydire Saïdi, qui, face public, explique aux spectateurs les mots qu'ils pourraient ignorer. En outre, les références convoquées, Bourdieu, Barthes et Debord, sont quelque peu attendues dans un spectacle qui parle des médias et de la naissance de mythes modernes.

Il n'en demeure pas moins que le spectacle fonctionne et que nous suivons avec bonheur cette bande d'acteurs qui s'interrogent sur les ressorts médiatiques.

Julia Wahl



THÉÂTRE

ET C'EST UN SENTIMENT QU'IL FAUT QUE NOUS COMBATTIONS JE CROIS. QUAND LA MANIÈRE DE DIRE RECOUVRE ET DÉNATURE LA RÉALITÉ.

22 NOVEMBRE 2019

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog

La compagnie Légendes urbaines affectionne de débusquer, dans la manière de décrire la « banlieue », les présupposés masqués derrière l'apparente objectivité de la description. Elle récidive de belle façon en pénétrant de manière fictionnelle dans le journalisme en train de se faire.

Un plateau nu que viendront animer, au fil du spectacle, des plateaux montés sur roulettes sur lesquels se déroulera le *making off* de l'information. Au fond, un panneau servira d'écran de projection. Le point de départ ? une scène de l'été 1981 aux Minguettes, dans la banlieue lyonnaise. Ce soir-là quelque chose craque. De juillet à octobre, les « cités-dortoirs » se révoltent. Des centaines de voitures sont incendiées et de violents affrontements opposent les jeunes aux forces de l'ordre. Stupeur et tremblements dans ce pays nouvellement acquis par la gauche. Surmédiatisés, les événements mettent en pleine lumière le « malaise des grands ensembles ». La banlieue constituera dès lors un sujet récurrent pour les actualités.

Montage et démontage de l'information

On se souvient de la phrase de McLuhan – « Le message c'est le médium » – manière de dire que ce médium, justement, fabrique de toutes pièces l'information qu'il diffuse, reconstruit le réel, crée du mythe. C'est ce mythe même que la compagnie interroge en renvoyant dos à dos des extraits de reportages télévisés et le questionnement sur ce qui les a suscités et sur la manière dont ils ont été traités à l'image. Ainsi émerge le thème de l'absence totale des femmes de certains lieux et la caméra se promène dans des rues où elles rasent les murs, silhouettes noires cachées dans leur hijab, tandis que les hommes occupent les terrasses des bistros. Dans le même reportage, la journaliste introduit ces groupes de femmes qui résistent, tentent de faire bouger les lignes, font irruption dans les bistros, filment en caméra cachée des hommes pour qui la place de la femme n'est pas dans la rue car « on n'est pas à Paris ici ». À partir de là, on remonte le fil. Pourquoi les seuls endroits montrés sont-ils peuplés de Maghrébins et d'Africains ? Est-ce seulement l'islam qui est en cause ? Ne peut-on trouver d'autres exemples dans d'autres milieux ? On remonte la piste du « faire vendeur ». Les cadres sup' ça nous ramène trop à nous, c'est gênant. Donc on retourne au sujet rassurant de l'islam repoussoir. Ça ne veut pas dire que c'est entièrement faux, qu'il ne peut pas y avoir une part de vérité. Mais, prenant appui sur une inquiétude qui peut conduire à toutes les dérives, l'information érige en généralité ce qui est cas particulier. Le fait divers devient fait de société.

L'actu en train de se faire

Cette démonstration qui emprunte les voies du journalisme – les médias sont aujourd'hui au cœur de notre perception du réel – elle va se faire in situ, devant nos yeux, par les moyens d'un théâtre qui ne se contente pas de mettre en scène le *making off* de l'information mais le recrée à son tour pour le rendre signifiant. Le plateau de théâtre se mue en salle de conférence de rédaction où se débattent et se forment les sujets, en lieu de tournage où l'on visualise à la fois le tournage entrain de se faire et son rendu sur un écran, en témoin lointain d'être innocent qui interroge les reportages déjà diffusés par les chaînes pour y traquer le sens sous-jacent, implicite que le reportage induit.

Le plateau, plaque tournante de tous les échanges

Le théâtre devient lieu de fabrication et de réflexion et se montre lui-même. Les accessoires sont à vue, saisis au fil de la narration par les acteurs, manipulés par eux. Les comédiens se glissent tour à tour dans la peau des personnages filmés et dans celle de ceux qui les filment, filment en direct des images qui apparaissent sur l'écran, discutent éthique et réalité, proposent un autre regard de ces « hors-champ » supposés qui peuplent la banlieue et qui sont l'autre monde des grandes villes. La scène devient aussi lieu de fiction dans lequel se raconte le pourquoi imaginé du choix des sujets. Vivacité et humour malicieux gouvernent ce spectacle qui interpelle le spectateur. Il s'achève sur une forme artistique emblématique des banlieues, le rap – un autre regard dans la galaxie des manières de voir – et des chants kabyles de femmes revendiquant leur liberté. *La Douce France* de Charles Trenet appartient à tous.

Sarah Franck



visuelimage.com
l'art en train de se faire

La chronique
de Pierre Corcos

Voies théâtrales

[verso-hebdo]

05-12-2019

L'usage de la vidéo au théâtre, le filmage en direct, des séquences projetées en fond de scène : voilà bien une « voie théâtrale » qui se répand comme une mode vestimentaire ou un « buzz » dans les réseaux sociaux... Parfois on a l'impression que le procédé compense des lacunes de la mise en scène ou une indigence du texte. D'autres fois l'on regrette que l'attention réservée aux comédiens soit distraite par cette encombrante technologie. Mais, lorsque le sujet intègre ce règne impérial du numérique, comme dans *Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattions je crois* par la Compagnie Légendes Urbaines (c'était jusqu'au 22 novembre au Théâtre Romain Rolland de Villejuif, et sera du 13 au 15 janvier au Théâtre de Vanves) qui travaille avec constance sur l'image de la banlieue, notamment le « topos » réitéré dans les médias, alors ce type de scénographie, de mise en scène à vidéos est pleinement justifié. Cette compagnie a réussi à « *s'inventer un dispositif scénique inspiré des contraintes de production de l'information* » (sic). Du coup, le fond émerge ici autant de la forme que de cette écriture collective dirigée par David Farjon, et témoignant d'une lucide appréhension de la problématique complexe des banlieues. Le dispositif technique ne gêne pas, il a été réfléchi, fait processus, enrichit le spectacle et offre même des points d'appui au jeu. On souhaite vraiment à cette jeune compagnie de persévérer dans cette voie théâtrale !

Pierre Corcos



ET C'EST UN SENTIMENT QU'IL FAUT DÉJÀ QUE NOUS COMBATTIONS JE CROIS

La Compagnie Légendes urbaines présente au Théâtre de Vanves ses réflexions sur le mythe de la banlieue. Une pièce visuelle et dynamique qui donne à réfléchir.

Tout commence par le sujet diffusé sur France 2 et réalisé par Caroline Sinz, grand reporter, sur la place des femmes dans l'espace public. Deux banlieues, une même ambiance : des cafés pris d'assaut par des hommes et des femmes qui essaient de s'y faire une place. Au fond, dans un des derniers plans du reportage, une femme en burka qui traverse l'écran.

C'est à partir de cette vidéo que la Compagnie Légendes Urbaines s'interroge sur le mythe de la banlieue, citant notamment Roland Barthes et ses *Mythologies* en toile de fond. Pourquoi la banlieue est-elle toujours rattachée à la violence, la drogue et l'islam ? Quelle histoire les médias veulent-ils nous donner à entendre ? Quelle est cette parole récurrente que nous entendons sur les banlieues ? Pour déconstruire le mythe, les comédien.nes vont reproduire les salles de presse de France 2, incarner Caroline Sinz ou David Pujadas, essayer de reconstituer leurs dialogues. Ils vont à leur tour se mettre à filmer des sujets, devenant journalistes grâce à 4 caméras sur le plateau et un contrôleur portatif. Le matériel technique est très pointu, mais il a vocation à nous rappeler que nous regardons de l'image et qui plus est, de l'image construite, traitée, montée. L'écran, le cadre, est ce qui limite la réalité et l'orienté.

La réflexion sur la réalité est d'ailleurs un des thèmes majeurs de la pièce. Dans une sorte de mise en abîme, les comédien.nes ne cessent de nous montrer qu'ils jouent eux-mêmes un rôle, qu'ils reproduisent une réalité qu'ils sont en train d'inventer. Alors d'un coup, ils abandonnent leur personnage (d'ailleurs, pouvons-nous parler de personnages lorsqu'il s'agit de personnes réelles ? se demande la comédienne qui doit jouer Caroline Sinz), se tournent vers le public et pose cette question essentielle : pouvons-nous parler à la place des autres ?

Si le théâtre documentaire a souvent tendance à traîner en longueur malgré ses thèmes passionnants, la compagnie Légendes Urbaines réussit à ne pas nous ennuyer un instant, malgré les 1h 50 de la pièce. A l'image de cette réalité mouvante et complexe qu'elle interroge, le plateau ne cesse d'évoluer dans un roulis de tables et de chaises à roulettes. Parfois salle de conférence, parfois plateau télé, parfois maquette de banlieue miniature, les décors s'enchaînent de même que les modalités des scènes : seuls, en groupe ou en duo, à l'écran ou sur le plateau, hors du théâtre même, tout bouge de façon dynamique et rythmée.

De plus, les comédien.nes n'oublient pas l'humour : on rit souvent de leur imitation des présentateurs de JT, mais on peut aussi être ému, surtout lorsqu'une comédienne raconte la mort de Bouna et Zyed, deux jeunes adolescents pourchassés par la police, à Clichy-sous-bois. Enfin, les références culturelles qui nourrissent leurs réflexions sont variées, allant des anciens reportages des années 1981 au rap de Kery James

Riche de sens et riche d'inventivité, *Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattions je crois* est notre premier coup de coeur de l'année 2020 !

Célia Cristofoli

ET C'EST UN SENTIMENT QU'IL FAUT DÉJÀ QUE
NOUS COMBATTIONS JE CROIS
Théâtre Paris-Vilette (Paris) juin 2021



Spectacle écrit par la Compagnie Légendes Urbaines, mise en scène de David Farjon, avec Samuel Cahu, Magali Chovet, David Farjon, Sylvain Fontimpe, Ydire Saïdi et Paule Schwoerer.

Tout à la fois enquête, fiction, et démonstration argumentée, "*Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattons je crois*", dernière création de la Compagnie Légendes Urbaines, reprend les thèmes de prédilection chers à la troupe.

Et c'est un
sentiment qu'il faut
déjà que nous
combattions je crois
David Farjon / Cie Légendes Urbaines

9 →
13 juin
2021

Dans ce nouvel opus le collectif s'attache en effet à explorer la manière dont la banlieue est représentée et mise en scène dans notre société et plus largement décortique les mécanismes de création narrative, journalistiques mais également théâtraux, ainsi que l'influence des mythes communs et le pouvoir des symboles et du langage sur nos perceptions.

Mêlant tout à la fois images d'archives, jeu théâtral, débats d'idées, exposés argumentés et témoignages des comédiens jouant alors leur propre rôle, le spectacle, écrit collectivement sous la direction de **David Farjon** qui signe également la mise en scène, est construit en 7 temps, dont un prologue et un épilogue, et met en avant tous les éléments saillants permettant aux spectateurs de cheminer dans sa réflexion sur le sujet, avec pour point d'entrée le reportage, très connu et controversé de la journaliste Caroline Sinz, sur la place des femmes dans l'espace publique à Sevran.

Entrant alors dans les coulisses de la rédaction, démontrant l'aspect forcément partiel et manipulateur d'un discours accolé à des images et s'interrogeant sur la moralité de la nécessaire réification qui s'adosse à tout récit, avec comme exemples tirés de l'actualité les personnages de Zyed et Bouna (les jeunes morts dans un transformateurs) ou encore Adama Traoré, les comédiens questionnent in fine tout processus de création, le leur compris, qui construit un récit et du sens à partir d'une certaine vision de la réalité.

Cette réflexion se double d'une enquête qui tente de remonter à la genèse du "mythe", c'est-à-dire de la représentation communément acceptée et diffusée de la banlieue, mettant en avant la couverture médiatique des événements de la cité des Minguettes dans la banlieue lyonnaise de 1981, comme un acte fondateur, point de bascule entre une vision des grands ensembles comme objet de curiosité et modernité à celle actuelle, associée à l'immigration, au chômage de masse, aux activités illégales et à la violence.

En filigrane, se dessine un questionnement sur la relation entre journalisme et politique l'un étant sans doute un complément, un soutien, ou une conséquence de l'autre, sans trancher sur l'ordre dans lequel doit être envisagé cette articulation.

Grâce à un dispositif scénique élaboré imaginé par **Léa Gadbois-Lamer**, à la fois basé sur le mouvement - avec des praticables à roulettes, un écran s'ouvrant sur des persiennes - mais également sur la théâtralisation des coulisses de la création, puisque tout est présenté à la vue du spectateur (régie et outils du journalisme audiovisuel, accessoires, documents de travail, décors...) le plateau est à la fois un espace de jeu, de travail et de création.

Certaines scènes filmées, montées et diffusées en temps réel mettent en lumière la fascination exercée par les images télévisuelles qui accaparent l'attention du spectateur, et la différence sensorielle et intellectuelle qui existent entre le réel et sa représentation.

D'autres trouvailles comme le fait de filmer des objets servant ensuite de décor grâce à la projection sur écran, avec en particulier une grande maquette pliable d'un ensemble d'immeuble ou des petits accessoires comme une voiture miniature, permettent de mêler habilement réalité et image.

Les comédiens à l'adaptabilité et au naturel émérites interprètent les différents personnages évoqués, mais livrent également leur propre vision et histoire, passant successivement devant et derrière la caméra, mais également sur le plateau et dans l'espace de la réflexion ouvert par cette proposition.

David Farjon a tenu à les mettre tous tour à tour en avant : **Magali Chovet** dans prologue touchant, **Samuel Cahu** avec son personnage de Boule et son rap désopilant, **Paule Schwoerer** au bord des larmes dans son portrait à contrecourant de Zyed et Bouna, **Sylvain Fontimpe** interprétant avec tendresse son grand-père derrière son écran, **Ydire Saïdi** pour l'évocation des chants kabyles féministes et engagés qu'écoutait sa mère et bien sûr **David Farjon** lui-même (issu de la Génération Mitterrand) qui démontre avec sa propre expérience la manière dont le mythe a grandi avec nous et a influencé nos perceptions.

Bouillonnant d'idées et de créativité, alternant sans interruption les différents styles, propos et techniques narratives, le spectacle se perd parfois à vouloir trop en faire. On ne peut cependant que saluer la qualité du travail effectué, la richesse du propos et le questionnement salutaire qu'il pose sur un sujet brûlant, dans une société où l'impact des récits et des images n'a jamais été aussi fort.

En décembre 2016, raconte l'acteur et metteur en scène David Farjon, un reportage sur un café supposément interdit aux femmes à Sevran suscite la polémique. Cette séquence médiatique provoque l'idée d'un spectacle au titre long, *Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattions, je crois*, pris en charge par la Compagnie Légendes Urbaines dont la vocation est de « débusquer » par le truchement du théâtre les mises en récit de « la banlieue ».

Journaux télévisés et reportages alarmistes façonnent les représentations des téléspectateurs, créant le mythe des quartiers populaires dangereux ou désœuvrés. A l'origine du mythe, la périphérie de Lyon, l'été 1981, du côté des Minguettes, de Vénissieux et des vols de voiture, des rodéos, des incendies et des affrontements avec la police au pied des barres d'immeubles.

Après l'arrivée de la gauche au pouvoir, la couverture médiatique de ces événements, écrit David Farjon, fait basculer radicalement les représentations des quartiers populaires. L'expression du malaise des quartiers périphériques urbains se poursuit en 1990 à Vaulx-en-Velin, en 1992 à Mantes-la-Jolie, en 1998 à Toulouse, jusqu'à un « climax » en 2005, un mois d'émeutes parties de Clichy-sous-Bois couvertes en direct sur les chaînes de télévision, et leur relais BFMTV est lancé.

Certains acteurs nés dans les années 1980, ou un peu avant, ont vécu l'orée de ce mythe.

Les comédiens mènent l'enquête sur l'origine de ces images à travers les personnages qu'ils incarnent : journalistes et témoins. Fictions et documentaire cohabitent – un monde dans lequel nous vivons. Que dit ce sujet -télé ? Qui l'a commandé ? Vérité ou manipulation ?

Dans un dispositif technique astucieux, seraient déconstruits peu à peu les clichés et les préjugés – le spectacle démontrerait le mythe d'une certaine vision de la banlieue portée par les médias.

Aussi après avoir assisté au visionnage d'un documentaire « sensationnel » sur Sevran, une banlieue qui ne serait habitée prétendument dans ses cafés que par des hommes, le public est invité à observer et à appréhender l'espace théâtral comme un lieu de fabrique de représentations.

Le spectacle aspire à démonter le mythe d'une certaine vision de la banlieue portée par les médias. Les outils du journalisme audio-visuel, utilisés par les acteurs, articulent la représentation dans une exploration tonique – tournage, montage, diffusion des images et du son en direct, manipulation des documents d'archives au plateau -, technicité qui devient l'objet du spectacle.

Le plateau du théâtre se dit à la fois un lieu de fabrication scénique et médiatique-installation des studios d'enregistrement à vue – qui s'agite sous le regard médusé des spectateurs, avec techniciens et reporters – le producteur de l'émission, David Pujadas et la journaliste-reporter Caroline Sinz entre autres, dont les noms notoires ne cessent d'être clamés et déclamés.

L'un voudrait qu'on réalise un documentaire qui fasse le buzz tandis que l'autre veut être « vraie », rapportant honnêtement la condition des femmes éprouvée dans les banlieues, même si certains ne perçoivent là qu'un sujet latent et implicite dans la démarche – la présence des Musulmans.

Malgré les références à *La Société du spectacle* (1967) de Guy Debord, la dénonciation reste partielle qui n'attaque que d'un côté : les journalistes seraient des manipulateurs, ils ne le sont heureusement pas tous, la plupart font leur travail d'investigation avec rigueur, modérant les propos de chacun, sollicitant en dernière analyse la raison pour un jugement critique impartial.

Un travail rigoureux d'information de toute démocratie qu'on ne saurait bannir systématiquement.

Le spectacle se dit une enquête qui lie « les points de vue intimes des acteurs aux questions structurelles de la production de l'information et de la fabrication sémiologique d'un mythe médiatique, un récit fragmenté explorant tant les salles de rédaction et le tournage sur le terrain que l'impact émotionnel suscité par les images diffusées pour une dé-construction du mythe ».

Pousser les tables, tenir la perche, porter la caméra, installer le studio, les comédiens ne ménagent pas leurs efforts, arpentant le plateau, racontant et jouant ou chantant un peu de leur vie – enfance à L'Haye-Les-Roses ou bien dans une ville plus manifestement difficile. Ils échangent les uns les autres avec à-propos, convictions sincères, argumentant et s'écoutant réciproquement.

Saluons la verve et le dynamisme de Samuel Cahu, Magali Chovet, David Farjon, Sylvain Fontimpe, Ydire Saïdi et Paule Schwoerer, des compagnons de scène loquaces et burlesques. Sauf que, sauf que... le spectateur peut éprouver la sensation étrange d'être l'otage d'un courant à tendance complotiste, ce que n'est ni ne veut certes pas l'équipe artistique et technique, vaillante et enthousiaste, mais à vouloir trop attaquer les malversations des journalistes sans analyser plus avant la « réalité » socio-économique, on laisse peu de place à l'art de la nuance dans les débats – d'un côté, les mystificateurs nauséux du Mal, et de l'autre, les vrais soldats de la République.

Qui sont les nouveaux manipulateurs dans cette vision un peu courte et rapide de la société ?

Véronique Hotte

<http://bclerideaurouge.free.fr>

BC lerideaurouge critique théâtrale

En bas de l'immeuble, «ils font partie du décor»,
Tous ces jeunes qui ont la danse dans le corps.
«A la reconquête de l'espace public»,
Les femmes s'expriment par de justes répliques.
«Les hommes occupent les lieux, les femmes subissent».
Pour parler des interdits sexistes, ils sont six.

Une sincère et documentée réflexion
Analyse les phénomènes d'exclusion.
Partant des médias, ils épluchent le langage,
Expliquant aussi l'orientation des images
Et la façon de présenter certains sondages.

Entre montage et démontage de séquences,
On monte en épingle ce qui revêt le sens
Que l'on désire montrer, de toute évidence,
Orientant les gestes pour que monte l'audience.

«La France a peur, et c'est un sentiment qu'il faut»
«Déjà que nous combattions je crois». Est-ce faux ?
«Mise en abyme» du «mythe de la banlieue»
Qu'il faut considérer avec de nouveaux yeux.

«Peut-on parler à la place des autres» ? Est-ce
L'aveuglement, la surdité, qui n'ont de cesse
De stigmatiser la compréhension des maux
Qui blessent la société prise dans l'étau ...
L'empêchant de saisir la puissance des mots.
Or «cette langue, c'est la langue de ma peau» !
«Théâtre Paris-Villette, Onze Gilgamesh»,
De l'intelligence, ils vont ranimer la mèche.

Béatrice Chaland / b.c.lerideaurouge
<http://bclerideaurouge.free.fr>
<https://bclerideaurouge.wordpress.com>
Copyright BCLERIDEAUROUGE – tous droits réservés

Béatrice Chaland



Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattions je crois

📅 10 juin 2021 👤 GAF, a Strange quark

Un spectacle manichéen dont le premier degré laisse à désirer, intéressant à voir au second degré. Sur la scène, un tableau blanc, sur lequel est dessinée une carte de France, plusieurs tables noires, un grand écran. Sur le sol, beaucoup de marques, qui annoncent autant de mouvement. Autour de la scène, des caméras, une régie de production.

« Là, c'est le cimetière ». Magali Chovet nous emmène dans le paysage de son enfance, la cité des Presles. Avec elle, on parcourt les rues, on croise des gens, surtout. Ses parents, qui dialoguent de fenêtre à fenêtre avec des lampes torches dans un Morse d'amour qui leur est propre. Ce jeune homme, qui voit une jeune fille jouer en bas, qui décide de l'épouser plus tard. Cette femme qui vient frapper à la porte des parents de la jeune fille, « Ta fille sort avec un noir ».

Tout part ensuite d'un reportage diffusé sur France 2, les femmes ne sont pas admises dans un bar de Sevrans. La compagnie Légendes Urbaines, emmenée par David Farjon, va détricoter ce reportage, qui l'a fait, qui l'a demandé, pourquoi cet angle. Tirer le fil, comment l'information est manipulée, comment l'image a pris le pas sur la vérité. Avec une ligne de force, la vision que donne les médias de la banlieue est un mythe, au service de l'intérêt de certains, suivez mon doigt pointé vers le ministère de l'Intérieur.

Le titre de la pièce est annoncé comme étant la suite du célèbre « La France a peur » par lequel Roger Gicquel a entamé son journal le 18 février 1976 (<https://www.ina.fr/video/CAA87014358>), qui place instantanément le spectateur au cœur du sujet, la façon dont les médias présentent les faits a un biais fort sur leur perception par le public.

Et c'est un sentiment qu'il faut déjà que nous combattions je crois est un spectacle imparfait. Long et alambiqué, comme son titre. Militant et sincère, écrit et joué avec leurs tripes par une équipe passionnée et convaincue, il finit par se perdre dans ses méandres et son propre message.

Au premier degré, la pièce est manichéenne, il y a les bons et les autres. Elle navigue entre complotisme, cancel culture, victimisation et ostracisation.

Au second degré, c'est une plongée intéressante qui permet de comprendre comment vont fonctionner les mécanismes du premier degré : attaque de la personne, attaque de sa méthode, soupçon de manipulation, recherche des intentions cachées. S'il le faut, qu'elle reconnaisse qu'une fois au moins elle a été contredite suffira à mettre en doute sa parole, avoir eu tort un jour c'est avoir tort toujours. Et y a de toutes façon un moment dans sa vie où elle a été politiquement incorrecte selon les règles du jour, la voilà disqualifiée a priori. Qui essaie de répondre sera qualifié de détracteur, terme consacré pour qualifier la mauvaise foi qui rend le dialogue impossible.

La pièce finit par se perdre dans une interrogation nombriliste. L'acteur est-il légitime pour interpréter le rôle d'un journaliste, lui qui n'est pas journaliste ? Avec cette grille de lecture, le journaliste qui n'est pas issu de la cité n'est pas légitime pour en parler... et je ne suis pas légitime pour parler de la pièce.

Faut-il aller voir la pièce ? Si vous n'êtes pas sensible à sa lecture au premier degré, non. Peut-on aller la voir ? oui, parce que comprendre comment fonctionne ce type d'interlocuteur particulier est toujours utile

Guillaume Azemar de Fabrègues